

# J'ai encore menti!

Laura se pose beaucoup de questions. Comment réussir sa vie? Est-il possible de manger tout ce que l'on aime sans prendre dix kilos? Comment trouver l'amour? Trop de doutes pour être heureuse, trop d'envies pour se contenter du banal... Jusqu'au jour où un accident va complètement effacer sa mémoire.

La voilà à nouveau débutante face à la vie, obligée de tout redécouvrir: les bonbons, les soutiens-gorges, les garçons, l'électricité et les lois qui gouvernent l'Univers... Libérée des a priori, portée par un cœur affamé et un cerveau qui se cherche, Laura entame une aventure unique et hilarante. En ne sachant plus rien, elle a peut-être enfin une chance de devenir elle-même...

*Gilles Legardinier confirme brillamment qu'il n'a pas son pareil pour allier le rire à l'émotion.*

*Qui n'a jamais rêvé de tout oublier pour recommencer?*

*Attention : les scènes de cette comédie sont vécues par des non-professionnels, il est vivement conseillé de les reproduire chez vous!*



© V. Collin pour Coming Soon Prod

Auteur, scénariste, producteur et réalisateur, Gilles Legardinier s'est toujours attaché à faire naître des émotions qui se partagent.

En quelques livres singuliers, alternant les genres avec un même talent, il s'est imposé comme un des auteurs français majeurs dont le succès dépasse très largement les frontières.

[www.gilles-legardinier.com](http://www.gilles-legardinier.com)

Flammarion  
Québec

ISBN 978-2-89077-844-3



9 782890 778443

29,95 \$

18 x Design couverture et photo © Gilles Legardinier.  
Réalisation: J.P. Dos Santos Guerrero / Studio Flammarion.

Flammarion  
Québec

GILLES  
LEGARDINIER

J'ai encore menti!

GILLES  
LEGARDINIER

# J'ai encore menti!



Flammarion  
Québec

Il fait nuit, un peu froid. Déjà quarante minutes de retard, mais je ne m'inquiète pas. Je sais qu'il me rejoindra dès que possible. Malheureusement, ses priorités ne se résument pas à moi. Son métier lui prend un temps fou et tellement d'énergie. Tout le monde lui met la pression, alors de ma modeste place, je prends mon mal en patience.

Écartant à peine le voilage de la fenêtre, je jette un coup d'œil discret sur la rue en contrebas. Je me méfie parce qu'avec ma poisse, il suffit que je regarde une demi-seconde pour qu'il relève la tête pile à ce moment-là et me surprenne. Que penserait-il d'une jeune femme qui l'épie comme une mégère impatiente ? Par contre, je ne m'explique pas pourquoi je me suis approchée de la baie vitrée sur la pointe des pieds... Il a beau être doué, il ne risque pas de m'entendre de l'extérieur, surtout trois étages plus bas.

Pour le moment, sa voiture n'est pas là. Je m'attarde au carreau. Sur les trottoirs, dans la lueur des vitrines, des silhouettes glissent et se croisent. De simples formes que je m'amuse à tenter d'identifier comme masculines ou féminines – pas toujours évident. Chaque fois une vie, chaque fois une histoire qui évolue selon sa propre trajectoire, un cœur à la poursuite de son but dont ceux qui le frôlent ignorent tout. Des ombres esseulées filent d'un pas pressé, un couple s'attarde

devant l'alléchante devanture du traiteur, un homme promène son chien qui n'a pas envie d'avancer. La bête est courte sur pattes et assez ronde. Vu d'ici, on a l'impression que le bonhomme traîne un petit sac-poubelle qui roule sur lui-même.

Je suis bien mieux chez moi qu'avec eux dans la grisaille humide. Je n'ai jamais aimé être dehors à l'heure où l'obscurité finit par triompher du jour. L'arrivée du crépuscule exacerbe les solitudes, accentue les vides. J'en ai quelques-uns dans mon existence.

L'expression populaire qualifie cette heure particulière d'« entre chien et loup ». C'est peu de le dire. L'époque est dure pour celles qui ont envie d'aimer sans avoir la force de se battre en permanence. Il devient si difficile de donner sans se faire voler... Tout s'est tendu. La vie se complique. Il faudrait actualiser l'expression. Ces temps-ci, lorsque la nuit tombe, ce serait plutôt entre chacals et hyènes.

Pour patienter, je me prépare un thé. Pendant que la bouilloire chauffe, j'ajuste mon pull à col roulé autour de ma gorge. Je croise les bras et j'en caresse les manches. On dirait une pub pour de la lessive spéciale lainages. C'est doux ! Pas une bouloche et ça ne feutre pas. Trop bien. Mes doigts glissent avec volupté sur la matière. Une façon comme une autre de me rassurer. Je suis devenue mon propre doudou ! C'est pathétique. Tout ça va mal finir. Si dans dix minutes il n'est toujours pas là, je vais commencer à me suçoter les oreilles, puis me les mordiller. Ensuite, je me rongerai les pattes. Un jour, on me retrouvera avec le museau tout râpé, les yeux rayés et la tête aplatie à force de m'auto-câliner.

L'interphone sonne. Je n'attendais que ça mais je sursaute quand même. Pauvre fille. J'ai failli m'ébouillanter avec mon Earl Grey. Vous m'imaginez lui ouvrir la porte en poussant un râle de damnée à l'agonie, la tête brûlée au deuxième degré, avec un sachet de thé en guise de bandeau de pirate ?

Pour ne pas qu'il comprenne que je ne faisais rien d'autre que l'attendre, je m'oblige à compter jusqu'à trois avant de lui

répondre. Mais je suis tellement troublée qu'arrivée à « deux », je ne sais même plus ce qui vient après.

Je décroche. Il s'annonce. Même à travers un système de communication grésillant, sa voix grave me fait de l'effet. Je lui ouvre l'accès de l'immeuble. Il n'est pas encore auprès de moi que je lui obéis déjà. Que pouvais-je faire d'autre ? Quel genre de fille aurait patienté des plombes pour s'offrir un coup de folie au moment où il arriverait enfin : « Ben non mon gars ! Tu restes dehors. T'as quarante-sept minutes et trente-huit secondes de retard. Je suis passée à autre chose. J'ai largement eu le temps de refaire ma vie. Apprends à lire l'heure ! J'ai d'autres chats à fouetter que de poireauter pour tes jolis yeux. » Je pourrais être ce genre de fille. En revanche, je ne fouette pas les chats. Je suis dans un tel état... J'espère que je ne lui ai rien dit d'inconvenant.

Pour guetter son approche, je me poste aussitôt en embuscade à l'angle de mon coin-cuisine. Je ne veux pas patienter directement derrière la porte parce que j'ai vu dans des séries américaines qu'il y a des gens que tout désignait comme sains d'esprit qui tirent des coups de feu à travers. Là, s'il canarde, ça fera juste des trous dans ma penderie déjà pourrie. J'espère quand même que les balles épargneront ma doudoune neuve, sinon il y aura des plumes partout...

L'ascenseur s'immobilise à mon étage. On ouvre la porte avec vigueur. Rêveuse, la tête appuyée sur le chambranle, je ferme les yeux et j'essaie de le visualiser. J'entends ses pas dans le couloir. Sa démarche est assurée, imposante. Rien qu'à l'oreille, on devine déjà sa carrure. C'est si beau le son d'un homme qui marche.

Mais pourquoi s'arrête-t-il avant d'avoir atteint ma porte ? Et puis c'est quoi ce tintement de clés ? Pas le choix, tant pis si je me prends un coup de fusil, je dois en avoir le cœur net. Je colle mon œil au judas et je constate que c'est Audrey, ma voisine, qui rentre chez elle. La pauvre n'a pas une démarche

imposante, elle trimballe deux sacs remplis à ras bord de victuailles. Épuisante condition d'une maman de deux ados. Mais soudain, derrière elle, j'aperçois mon homme qui débouche de l'escalier. Il est monté vite. Il tient la forme ! J'envisage un instant la puissance de ses cuisses. J'en rougis comme si je m'étais ébouillantée. Je recule en me plaquant dos au mur. Mes émotions me trahissent toujours. Il m'a peut-être vue à travers l'œilleton depuis l'extrémité du couloir. Parfois, les mecs sont capables de trucs incroyables dont nous n'avons pas idée, comme de nettoyer leurs chaussures avec leur brosse à dents qu'ils réutilisent ensuite pour son usage premier sans pour autant attraper de maladies.

Alors qu'il sonne, je m'efforce de reprendre mon souffle. Je marche sur place pour faire comme si j'arrivais, et dans le creux de ma main en déflecteur pour renvoyer le son de ma voix en arrière, je hurle d'une voix chantante :

— Voilà, voilà, j'arrive !

Je sais ce que vous pensez : la demoiselle a un gros problème dans sa tête. Tout ce cirque pour ouvrir une simple porte avec une réplique aussi minable que « Voilà, voilà, j'arrive ! ». C'est à pleurer. Vous avez raison. Et ce n'est pas le pire, car devinez quoi ? La vie serait carrément belle si ladite demoiselle n'avait que ce seul gros problème dans sa tête.

Je lui ouvre. C'est tout de suite très fort. On se regarde. Les mots sont inutiles. D'ailleurs je n'arrive pas à parler tellement je suis émue de le voir enfin. Tout va si vite. Il ne fait plus ni nuit, ni un peu froid. Il fait grand soleil et qu'est-ce que j'ai chaud !

Je l'invite à entrer. On raconte que les vampires ne peuvent pas franchir le seuil tant qu'on ne le leur propose pas. Bravo la quiche ! Je viens de faire la plus grosse boulette de ma vie ! La dernière aussi... Quel œuf fêlé je fais ! Il va me faire le numéro de la fouine qui croise un poulet dans un parking désert. Il va me vider de mon sang ! Et avec les plumes de la doudoune qui volent partout, ça pourrait faire un chouette

film d'horreur. *Le Poulailleur de l'enfer* ou *Carnage Cocotte*. Si ça marche, on fera un deuxième opus.

Je devine l'animal tapi en lui. S'il sourit et que je découvre ses canines pointues, je suis foutue. Saleté de vampire. Je peux toujours lui balancer la boule de bowling que Salima a oubliée chez moi un jour qu'elle revenait de la piscine. Qu'est-ce que j'ai bien pu faire de mon pieu et de mon maillet ? Est-ce qu'un vieux fond de mojito peut produire le même effet que de l'eau bénite ? Sinon tant pis, je le boirai et comme je ne tiens pas l'alcool, au moins je ne souffrirai pas quand il me plantera ses dents dans la gorge.

Je ne contrôle pas mes yeux, qui malgré moi l'épluchent de la tête aux pieds. Nous sommes physiquement très proches l'un de l'autre. Ce n'est pas de la passion torride, c'est le prix du mètre carré. J'ai un tout petit couloir. Mais nous y sommes seuls. Il me regarde droit dans les yeux. J'aime la façon dont il me fixe. C'est plus fort que moi, je suis saisie. Un peu comme un chaton que l'on soulève par la peau du cou. Je me fige avec un air niais et je ne bouge plus. J'envisage de ronronner.

Les hommes savent-ils que lorsqu'ils nous regardent ainsi, surtout avec des yeux d'un magnifique vert émeraude, c'est presque comme s'ils nous prenaient dans leurs bras ? Ils nous capturent alors dans une bulle invisible qui nous emprisonne, un piège dont le plus triste serait de s'échapper. On a soudain l'impression qu'ils sont capables de tout lire de nous. Peuvent-ils ignorer ce phénomène qui produit le même effet depuis que le monde est monde, ou sont-ils assez crétins pour ne pas encore avoir compris ? Se transmettent-ils le secret de ce pouvoir à notre insu, ou chaque spécimen repart-il de zéro simplement armé de sa jolie petite gueule et de notre crédulité ?

Il sourit, confiant. Pas de canines pointues. Je respire. Je le perçois comme s'il était filmé au ralenti. Ses épaules bien taillées légèrement en avant. Le mouvement de ses cheveux



pourtant courts qui apporte une grâce paradoxale à son visage d'homme. Comment est-il possible de dégager à la fois cette sensation de force et cette promesse de douceur ? Ce garçon est une énigme. J'ai envie de la résoudre. J'ai envie de l'enlacer, envie de me blottir au creux de son épaule. Mais je ne dois pas. C'est lui qui décide. Lui seul sait ce qu'il convient de faire.

Il semble pourtant attendre quelque chose de moi. Il est à l'écoute. Moment d'exception. D'après mes copines et collègues plus âgées, un homme capable d'attention à notre égard est rarissime, et elles admettent unanimement que cela n'arrive plus jamais après quelques années de mariage. Alors je savoure. Je me délecte de chaque microseconde de ce regard suspendu à mes lèvres. Mais qu'espère-t-il entendre au juste ? « Ta journée s'est-elle bien passée ? », « Je t'ai préparé ton plat préféré, des protéines avec du gras », « Embrasse-moi », « Fais-moi un bébé, là tout de suite, dans l'entrée, et tant pis si la penderie pourrie s'écroule, je dois de toute façon la changer » ?

Une infime variation dans son regard indique qu'il est en train de changer d'état d'esprit. J'ai trop attendu pour répondre. Il a perdu patience. Monsieur reprend les choses en main. De sa voix mâle, il me demande :

— Alors, elle est où cette machine à laver en panne ?

Je vous en supplie, ne me jugez pas. Je n'implore pas votre pardon, il ne me sauverait pas. J'espère simplement votre compréhension. Celle qui ne s'est jamais menti a le droit de me condamner. Que celui qui n'a jamais pris de libertés avec la vérité me jette la première pierre. Tous les autres sont mes sœurs et frères de faiblesse.

Oui, j'avoue, je mens. D'abord à moi-même. Je peux tout confesser et sans aucune résistance. Je suis consciente de mentir, et le fait de ne pas être la seule à le faire ne m'absout en rien. Pourtant, je ne suis pas rongée par la culpabilité, car je suis désormais assez grande pour avoir eu le loisir de dresser un constat qui nuance ces dogmes assés depuis notre plus tendre enfance. On nous a tous enseigné que mentir n'était pas bien. Mais qui peut se targuer d'avoir la force d'exister sans exercer cette faculté typiquement humaine ? Si je m'en veux de mentir, ce n'est pas au nom d'un principe, mais parce que généralement, cela complique bien plus de choses que ça n'en résout. Je me suis régulièrement retrouvée dans des plans ingérables à cause de mes pipeaux. Mon grand-père me dit souvent : « La vérité, quel qu'en soit le prix, est toujours le moyen le plus simple et le plus économique. » N'empêche, même sans penser à mal, je suis la reine de la spirale infernale,



l'impératrice du pavage de l'enfer avec les meilleures intentions. À ce niveau-là, je mérite un diplôme de carreuse ! Blague à part, je crois aussi qu'avant de nous vouer aux flammes éternelles, il faudrait enfin admettre qu'il y a mensonge et mensonge.

Un mensonge naît parfois de quelques mots, ou même d'un silence. Pourquoi mentons-nous ? On baratine pour se simplifier la vie, pour échapper à la réalité, pour arrondir les angles, pour ne pas souffrir, pour ne pas blesser, pour éviter les conflits, pour que d'autres croient au Père Noël ou à la petite souris alors que nous-mêmes n'y croyons plus. On ment aussi souvent pour garder la tête hors de l'eau. Il n'en demeure pas moins que certains racontent n'importe quoi pour tromper, pour fourguer, pour salir. Le même mot ne devrait pas désigner les deux catégories.

Alors pourquoi, plutôt que de juger son ampleur, ne prendrait-on pas en compte la motivation du mensonge ? Ne serait-il pas temps, puisque nous sommes théoriquement si évolués, de faire la différence entre un artifice de survie et une atteinte à autrui ? Certes, la frontière est mince et se définit dans une proportion dont l'appréciation reste intime. Je ne me sens de toute façon ni la compétence ni l'envie de juger. J'ai déjà assez de problèmes avec ma pauvre petite conscience. Il nous arrive à toutes et à tous de nous égarer dans les deux catégories, mais le fait est que certains mensonges sont porteurs d'une bienveillance ou d'une nécessité que des vérités n'auront jamais.

Alors oui, j'ai menti. Pour aider ou pour m'enfuir. Pour tromper les jours et les nuits qui tournent parfois à vide. Pour avoir la force de tenir sans le compagnon que j'espère. Certaines femmes peuvent s'en passer, pas moi. D'autres veulent à tout prix s'affranchir des hommes, qui ne seraient que nos geôliers. D'autres encore sont fières de n'avoir besoin de personne. C'est leur droit. Pour ma part, je n'éprouve aucune honte à vouloir faire équipe. Ce n'est pas de la faiblesse, c'est

une aspiration. Je n'ai pas envie de traverser cette vie sans tenir une main, et un homme me semble une excellente option. Pas n'importe lequel cependant. L'attendre ne me pose aucun problème, tant que je crois encore qu'il peut exister quelque part.

À mon âge, j'en sais déjà trop pour bénéficier du courage qu'offre l'innocence. Je n'ai plus la capacité de me jeter dans n'importe quelle histoire sentimentale sans réfléchir. Je crois d'ailleurs que je ne l'ai jamais eue. C'est sans doute mon drame. Mes copines ont vécu des tas de liaisons. À tort et à travers, saisissant toutes les opportunités pour donner corps à leurs rêves de romance. Nous sommes tellement nombreuses à porter en nous cet espoir que nous abdiquons souvent tout discernement. Je les regardais faire. Elles me racontaient. Je les enviais parfois. Le plus souvent, je les consolais. Peu de ces aventures – parfois très hormonales – ont bien fini. Pourtant, certaines ont évolué vers de jolies histoires, et plusieurs de mes amies sont heureuses. Ces exceptions ne parviennent cependant pas à me faire oublier les risques encourus. Les statistiques sont d'une cruauté sans appel. Pires qu'une sentence. La seule question qui se pose alors se résume ainsi : faut-il jouer la partie quand il y a si peu de tickets gagnants et tant à perdre ?

Souvent, je voudrais oublier tout ce que je sais, repartir de zéro. Ne plus être consciente des risques, ignorer la rareté et le prix exorbitant des trésors que cette vie peut offrir, alors que les films et les chansons nous font croire qu'ils sont à la portée de la première venue. Mon âge ne me pose aucun souci ; tant que je peux accomplir, je garde espoir. Ce qui me pèse, c'est d'en savoir tellement que je me méfie en permanence, au point de redouter tout ce qui peut m'arriver, y compris de bien. Je n'ai plus beaucoup d'illusions, et sans illusions, l'espoir entre en soins intensifs.

Alors j'observe cet homme, ce réparateur qui se contorsionne de bonne grâce dans ma minuscule salle de bains. Je préfère le regarder lui plutôt que la télé. Dans les deux cas, je

suis le jouet d'une fiction, mais lui n'a rien de virtuel et il ne joue que pour moi.

Il doit avoir mon âge. Il émane de lui un charme véritable. C'est peut-être uniquement dû à ce que je projette sur lui. Alors à défaut de vivre, j'imagine.

Comprend-il les femmes aussi bien que les machines à laver ? Que dirait-il de moi s'il devait me réparer ? Trouverait-il que j'ai le programmeur qui ne tourne pas rond ? Penserait-il que j'ai un cycle bloqué et qu'un essorage à 1 200 tours me ferait le plus grand bien ? Ses mains solides qui déplacent ce gros engin sans difficulté et empoignent les outils fermement peuvent-elles se montrer douces avec celle qu'il aimerait ?

Pas d'alliance, mais nous ne sommes pas d'une génération qui se marie systématiquement. Il doit très souvent se rendre chez des femmes seules. Peut-être en a-t-il même séduit ? Peut-être beaucoup ? Stop. Je ne veux rien savoir qui me gâcherait l'image que je me tricote de lui. Mon espoir est déjà sous perfusion. Alors je préfère le considérer comme un gentil garçon avec qui une vie serait potentiellement envisageable. Même quand on ne sait pas vraiment après quoi on court, malgré tout, on aspire tous à un futur.

Quel autre appareil pourrais-je déglinguer pour lui offrir l'occasion de revenir ? Et si ce n'était pas lui qui revenait, mais le vampire sadique qui trahit le contrat de confiance en série pour aligner ses victimes ? J'espère trouver l'amour et je tombe sur l'égorgeur des micro-ondes à obsolescence programmée. Je cherche l'âme sœur et c'est John Calgon qui rapplique pour me trucider. Toute l'histoire de ma vie.

Alors je rêve. Je me la raconte. Je me mens.

Lorsqu'il rassemble ses instruments, la machine tourne à nouveau parfaitement. A-t-il fait vite ou est-ce moi qui n'ai pas vu passer le temps à force de cogiter en le lorgnant ? Il ne paraît même pas ému d'apercevoir mes soutiens-gorges faisant des loopings par le hublot comme à la fête foraine. Il a achevé

sa mission. C'est la seule chose qui compte. Un homme, en somme. Sa satisfaction semble sincère. Est-ce qu'au lieu de lui donner un pourboire, je peux l'inviter à dîner ? Plutôt que de lui demander de réparer de l'électroménager, puis-je lui proposer de construire une vie à deux ? Est-il possible que nous vieillissions heureux jusqu'à mourir ensemble, entourés de nos arrière-petits-enfants ? Est-ce qu'il aimera mes crêpes flambées qui ont déjà ruiné deux plafonds ? Je ne sais pas. D'ailleurs je ne sais rien. Si, une seule chose : aucune histoire d'amour, aussi imaginaire et brève soit-elle, ne devrait se terminer par la signature d'un bon d'intervention.

Je vous ai dit que souvent, je rêvais de tout oublier. Peut-être vous arrive-t-il à vous aussi de ne plus avoir envie de savoir, de souhaiter repartir d'une page blanche pour redécouvrir le monde ? Revenir, pas tout à fait comme une débutante mais sans être opprimée par le poids des leçons apprises. Se lancer, tenter, s'émerveiller à nouveau. Les mêmes questions qu'au début, avec peut-être d'autres réponses. Plus besoin de se mentir parce qu'on aurait oublié les vérités qui pèsent si lourd.

La vie est-elle vraiment belle ? Si oui, pourquoi ? Merci de justifier votre réponse. Vous pouvez cocher autant de cases que vous le souhaitez. Existe-t-il un âge limite pour trouver sa place dans ce foutoir ? Pourquoi tout ce qui est délicieux à manger fait-il grossir ?

Par quel miracle s'attache-t-on à certains êtres alors que l'on se méfie immédiatement de certains autres ? Pourquoi le parfum des fleurs et le soleil nous font-ils cet effet-là ? Pourquoi les hommes ? Pourquoi les femmes ? Pourquoi se trouver est-il si compliqué ? Faut-il se fier à son instinct ? L'innocence est-elle une chance ou un handicap ?

Tellement faim. Tellement soif. Si gourmande de vivre autrement. On parle souvent de retrouver l'appétit. Appréhender le monde, débarrassé de tous ses préjugés. Réinitialiser

le disque, sans le reformater. Mieux qu'une deuxième chance.  
Tout recommencer. J'en ai tellement rêvé...

Je me demande si cela a fini par arriver précisément parce que  
je l'ai si désespérément voulu. C'est de ça qu'il faut absolument  
que je vous parle.